

Nous allons voir à présent comment le virilisme, le sexisme et l'homophobie, corollaires du modèle hétéronormatif, structurent la construction de l'identité masculine. Pour le sociologue Daniel Welzer-Lang, la virilité revêt un double sens : premièrement, les attributs sociaux associés aux hommes et au masculin (la force, le courage, la capacité à se battre, le « droit » à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles et ceux qui ne sont pas et ne peuvent pas être virils : femmes, enfants) ; deuxièmement, la forme érectile et pénétrante de la sexualité masculine. La virilité, dans les deux dimensions du terme, est « apprise et imposée aux garçons par le groupe des hommes au cours de leur socialisation pour qu'ils se distinguent hiérarchiquement des femmes. La virilité est l'expression collective et individualisée de la domination masculine » (Welzer-Lang, 2006, p. 129).

Le virilisme est l'exacerbation des normes qui régissent attitudes, représentations et pratiques viriles. C'est une violence sociale, un travail réflexif de surconstruction de la virilité, nécessaire pour affirmer la domination masculine sur des espaces où elle risque d'être menacée. Dans l'apprentis-

1. Pour « lesbienne-gay-bi-trans »

sage de la virilité que les garçons font entre eux, ceux qui ne veulent pas jouer le jeu servent de boucs émissaires pour montrer aux autres garçons le prix qu'il en coûte de ne pas faire ses preuves. « Certains hommes parlent de coups, de moqueries, d'attouchements sexuels réalisés par leurs collègues. Dans la socialisation des garçons il y a ceux qui arrivent à montrer leur force, à être les premiers, à être les plus forts sans pleurer, et les autres, mais ceux-là ne doivent pas se plaindre non plus » (Welzer-Lang, 2006, p. 130). Les plus faibles, les garçons « efféminés » ou tout simplement sensibles et délicats risquent d'être déclassés, violentés. La seule solution sera bien souvent de s'identifier aux modèles de la domination, de se forger une image, une « cuirasse » virile pour donner le change et avoir la paix. Nous verrons dans les entretiens menés dans les différents collèges le virilisme qui affleure, aussi bien dans les discours des garçons interrogés que dans ceux des professeurs hommes.

Le sexisme et l'homophobie sont aussi des violences sociales qui, à l'instar du virilisme, peuvent être définies comme un construit cognitif conscient et réflexif visant à renforcer les preuves de la supériorité des hommes sur les femmes. Le sexisme valorise les hommes en même temps qu'il dévalorise les femmes, les désignant comme inaptes aux tâches nobles mais compétentes pour les tâches subalternes. Il se sert volontiers de l'injure sexuelle pour les nommer et les rabaisser (ex : « cette salope ») et les renvoie en permanence à la « nature » voire à l'animalité (ex : cette « chienne »). Cette déshumanisation va de pair avec la réduction de la femme au statut d'objet sexuel : le corps de la femme, découpé et fantasmé, devient un objet désiré qui nourrit la compétition des hommes entre eux au sein de la communauté virile. Le sexisme est unilatéral et asymétrique, on ne l'emploie pas pour caractériser la dévalorisation des hommes par les femmes. Tout au plus peut-on dire qu'une femme est sexiste lorsqu'elle adopte un point de vue et un discours masculins pour humilier les autres femmes.

L'homophobie est peut-être la valeur centrale de la construction de la virilité et la violence invisible de la norme sexuelle est aussi subie par ceux-là même qui en sont les principaux agents (Chauvin, 2003). Un garçon n'a pas le droit de s'apitoyer, de se plaindre ou de pleurer même s'il a mal (douleur physique ou morale) sous peine d'être pris pour une « gonzesse » ou pire, pour une « tapette ». Ainsi l'homophobie, c'est-à-dire la stigmatisation des qualités ou des défauts attribués à l'autre genre (Welzer-Lang, 1994), devient un « opérateur hiérarchique dans les rapports sociaux de

sexe entre hommes » (*id.*, 2004). Élisabeth Badinter (1992, p. 174-175) explique : « Dans la mesure où la plupart des sociétés patriarcales identifient masculinité et hétérosexualité, où nous continuons à définir le genre par le comportement sexuel et la masculinité par rapport à la féminité, il est indéniable que l'homophobie (en tant que haine des qualités féminines chez les hommes), à l'instar de la misogynie, joue un rôle important dans le sentiment d'identité masculine. Être un homme signifie *ne pas*¹ être féminin, *ne pas* être homosexuel [...] *ne pas* être efféminé dans son apparence physique ou ses manières. »

Enfin, l'homophobie féminine (lesbophobie) existe bel et bien, mais entre moins en jeu dans la compétition qui oppose les filles entre elles. Pour la philosophe, le lien entre sexisme et homophobie ne serait jamais aussi flagrant que dans l'invisibilité de la sexualité lesbienne et dans sa plus grande acceptation sociale. En effet, l'idée que deux femmes puissent avoir ensemble une sexualité apparaîtrait à beaucoup comme une possibilité inoffensive sans conséquences sociales, du fait de l'absence de pénis. Il faudrait surtout regarder la lesbophobie du point de vue du dominant, lorsqu'il apparaît que deux filles échappent au pouvoir des garçons, ou bien que l'une d'entre elles se place en compétition avec eux dans la séduction des filles.



Ayral Sylvie (2011). *La fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège*. Paris : Presses Universitaires de France.

1. En italique dans le texte.